LECTIO DIVINA

MISÉRICORDIEUX COMME LE PÈRE

JUBILÉ DE LA MISÉRICORDE

CONSEIL PONTIFICAL POUR LA PROMOTION DE LA NOUVELLE ÉVANGÉLISATION

La parole de Dieu est écoutée

Jésus dit encore : « Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : “Père, donne-moi la part de fortune qui me revient.” Et le père leur partagea ses biens. Peu de jours après, le plus jeune rassembla tout ce qu’il avait, et partit pour un pays lointain où il dilapida sa fortune en menant une vie de désordre. Il avait tout dépensé, quand une grande famine survint dans ce pays, et il commença à se trouver dans le besoin. Il alla s’engager auprès d’un habitant de ce pays, qui l’envoya dans ses champs garder les porcs. Il aurait bien voulu se remplir le ventre avec les gousses que mangeaient les porcs, mais personne ne lui donnait rien. Alors il rentra en lui-même et se dit : “Combien d’ouvriers de mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! Je me lèverai, j’irai vers mon père, et je lui dirai : Père, j’ai péché contre le ciel et envers toi. Je ne suis plus digne d’être appelé ton fils. Traite-moi comme l’un de tes ouvriers.” Il se leva et s’en alla vers son père.

Comme il était encore loin, son père l’aperçut et fut saisi de compassion ; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. Le fils lui dit : “Père, j’ai péché contre le ciel et envers toi. Je ne suis plus digne d’être appelé ton fils.” Mais le père dit à ses serviteurs : “Vite, apportez le plus beau vêtement pour l’habiller, mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds, allez chercher le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons, car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé.” Et ils commencèrent à festoyer.

Or le fils aîné était aux champs. Quand il revint et fut près de la maison, il entendit la musique et les danses. Appelant un des serviteurs, il s’informa de ce qui se passait. Celui-ci répondit : “Ton frère est arrivé, et ton père a tué le veau gras, parce qu’il a retrouvé ton frère en bonne santé.” Alors le fils aîné se mit en colère, et il refusait d’entrer. Son père sortit le supplier. Mais il répliqua à son père : “Il y a tant d’années que je suis à ton service sans avoir jamais transgressé tes ordres, et jamais tu ne m’as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis.

Mais, quand ton fils que voilà est revenu après avoir dévoré ton bien avec des prostituées, tu as fait tuer pour lui le veau gras !" Le père répondit : "Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Il fallait festoyer et se réjouir ; car ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé !" »

La parole de Dieu est méditée

Parmi les différents conflits familiaux, il est bien difficile, si ce n'est impossible, d'imaginer un père qui abandonne sa position pour rejoindre son fils dont il a perdu la trace. On appelle habituellement cette parabole « la parabole du fils prodigue » ; le titre ne convient pas puisque le protagoniste incontestable est plutôt le père, dans sa relation avec les deux fils, lui qui va plus loin que le droit de la distribution héréditaire.

Au début du récit, le père se contente d'exaucer la demande du jeune fils. Il ne reçoit aucune explication sur les motivations du fils, qui demande ce qui lui revient. Serait-il en conflit avec son frère ainé ? Ne partagerait-il pas la façon de faire de son père ? Ou bien encore aurait-il les velléités d'une vie autonome ? Quelle que soit la motivation, il n'en est pas question dans le récit, parce que le narrateur ne s'intéresse pas aux raisons mais plutôt à son brusque départ de la maison paternelle. Après la description de la vie dissolue du jeune fils, le père revient sur la scène pour accomplir quelques gestes incroyables : il voit le fils de loin, ce qui montre qu'il l'attend depuis qu'il a quitté la maison, il éprouve de la compassion, il court à sa rencontre, il le prend dans ses bras et l'embrasse (v. 20). Il ne laisse pas beaucoup de temps à son fils pour lui parler tant il s'était préparé à cette rencontre. Il l'interrompt sans écouter sa demande d'être traité comme l'un de ses serviteurs et ordonne aux serviteurs de lui apporter le plus beau vêtement, de lui mettre un anneau au doigt et des sandales aux pieds, de tuer le veau gras et de festoyer. L'une des actions du père envers son jeune fils est déterminante dans le tournant du récit et est résumée en une phrase : « Il fut saisi de compassion » (v. 20).

Le père aime viscéralement le fils perdu, jusqu'à éprouver la passion humaine la plus profonde. Nous avons déjà rencontré ce verbe dans le tournant de la parabole du bon Samaritain : « Il fut pris de compassion … »
(Lc 10,33 ; 15,20).

La compassion du bon Samaritain pour l'homme à moitié mort est identique à celle du père pour son fils perdu. Sans compassion, il n'aurait pas pu courir à la rencontre du fils, ni se jeter à son cou et le réintégrer dans sa dignité perdue. Jean Paul II commente ce passage dans l'encydique *Dives in Misericordia*, consacrant tout le quatrième chapitre à notre parabole :
« La fidélité du père à soi-même est totalement centrée sur l'humanité du fils perdu, sur sa dignité » (*Dives in Misericordia,6*). C'est la miséricorde du père, et non pas sa bonté, qui est au centre de la parabole. La bonté est un trait de caractère ; la miséricorde est une dimension qui mûrit dans l'intime et qui se concrétise à travers des gestes pour le prochain.

L'épreuve la plus dure est encore à venir ; elle apparaît lorsqu'est montrée la façon de penser du fils aîné. Son refus d'entrer dans la maison est dramatique ; la colère le paralyse sur le seuil qu'il a tant de fois franchi.
Le père sort à nouveau de la maison et va le supplier. Cette fois, le prix à payer est plus élevé que pour le plus jeune : le père doit subir un reproche et être réprimandé ! L'aîné l'accuse même d'être avare, de ne pas lui avoir donné un chevreau pour festoyer avec ses amis. Ne pas récompenser celui qui est fidèle place le père en contradiction avec lui-même, alors qu'il fait tuer le veau gras pour celui qui a gaspillé ses propres biens. La colère conduit le fils aîné à déformer la vérité, qu'il connaît pourtant depuis le départ : le père n'a opposé aucune résistance lorsque son jeune fils lui a demandé la part qui lui revient, et les deux tiers du patrimoine familial appartiennent à l'aîné.

La miséricorde du père est sans limite : il aurait pu répondre que c'est lui qui commande tant qu'on est dans sa maison. En effet, tout au long de sa vie, il peut faire ce qu'il veut de ses biens, selon le droit patrimonial. Au contraire, le père se met dans la situation du fils aîné et l'invite à penser autrement ses relations.
La tendresse du père lorsqu'il se tourne vers le fils aîné est immense :
alors qu'il n'est jamais appelé « père », il l'appelle « mon enfant» (*teknon*) :
ce mot indique une relation intime. Le père reconnaît que le patrimoine qui reste revient à l'aîné, mais ce n'est pas cela qui l'intéresse. Il se préoccupe plutôt de « ton fils que voilà », pour lequel il subit des reproches de l'aîné, et le transforme en « ton frère que voilà ».

La conversion la plus profonde, le père ne l'attend pas du plus jeune, qui est revenu à la maison au lieu de mourir de faim, mais plutôt de l'aîné, qui est incapable de reconnaître son père et son frère.

(Conseil Pontifical pour la Promotion de la Nouvelle Évangélisation, *Les paraboles de la Miséricorde*)

La parole de Dieu est priée

Invocation à l'Esprit Saint

Viens, Esprit-Saint, en nos cœurs,
et envoie du haut du ciel un rayon de ta lumière.
Viens en nous, père des pauvres.
Viens, dispensateur des dons. Viens, lumière en nos cœurs.
Consolateur souverain, hôte très doux de nos âmes, adoucissante fraîcheur.
Dans le labeur, le repos ; dans la fièvre, la fraîcheur ;
dans les pleurs, le réconfort.
O lumière bienheureuse, viens remplir jusqu'à l'intime
le cœur de tous tes fidèles.
Sans ta puissance divine, il n'est rien en aucun homme,
rien qui ne soit perverti.
Lave ce qui est souillé, baigne ce qui est aride, guéris ce qui est blessé.
Assouplis ce qui est raide, réchauffe ce qui est froid,
rends droit ce qui est faussé.
A tous ceux qui ont la foi et qui en toi se confient, donne tes sept dons sacrés.
Donne mérite et vertu donne le salut final donne la joie éternelle.

Lectio Divina – Schéma B

La compassion d'un étranger : Le bon samaritain (Lc 10,25-37)

La parole de Dieu est écoutée

Et voici qu'un docteur de la Loi se leva et mit Jésus à l'épreuve en disant : « Maître, que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ? ». Jésus lui demanda : « Dans la Loi, qu'y a-t-il d'écrit ? Et comment lis-tu ? ». L'autre répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ton intelligence, et ton prochain comme toi-même». Jésus lui dit : « Tu as répondu correctement. Fais ainsi et tu vivras ». Mais lui, voulant se justifier, dit à Jésus : « Et qui est mon prochain ? ».

Jésus reprit la parole : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba sur des bandits ; ceux-ci, après l'avoir dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à moitié mort. Par hasard, un prêtre descendait par ce chemin ; il le vit et passa de l'autre côté. De même un lévite arriva à cet endroit ; il le vit et passa de l'autre côté. Mais un Samaritain, qui était en route, arriva près de lui ; il le vit et fut saisi de compassion. Il s'approcha, et pansa ses blessures en y versant de l'huile et du vin ; puis il le chargea sur sa propre monture, le conduisit dans une auberge et prit soin de lui. Le lendemain, il sortit deux pièces d'argent, et les donna à l'aubergiste, en lui disant : "Prends soin de lui ; tout ce que tu auras dépensé en plus, je te le rendrai quand je repasserai". Lequel des trois, à ton avis, a été le prochain de l'homme tombé aux mains des bandits ? ». Le docteur de la Loi répondit : « Celui qui a fait preuve de pitié envers lui ». Jésus lui dit : « Va, et toi aussi, fais de même ».

La parole de Dieu est méditée

Ce n'est pas un hasard s'il y a trois personnages qui, chacun à sa manière, sont concernés par la question du culte pour le Dieu unique : un prêtre qui monte vers Jérusalem pour le service du Temple ou en revient ; un lévite qui fait partie de la classe sacerdotale mais peut également ne pas exercer le service cultuel ; et un Samaritain. À ce moment, on est perdu car la

triade habituelle comprend le prêtre, le lévite et l'Israélite (Dt 18, l ; 27, 9). La présence du Samaritain est dérangeante car, selon la mentalité juive, il est impur, considéré comme un étranger. Dans le dialogue entre Jésus et la Samaritaine (Jn 4, 20), il est question de la raison principale du désaccord entre les deux peuples : où faut-il monter pour adorer Dieu ? A Jérusalem ou bien sur le mont Garizim?

Selon la Loi de Moïse, quiconque touche un cadavre est impur pendant une semaine ; s'il est contaminé et accomplit un acte cultuel, il doit être expulsé d'Israël (Nb 19, 11-13). Cette norme vaut tout particulièrement pour un prêtre, même s'il s'agit d'un mort de sa famille (Lv 21, 1-4). Il s'agit donc d'une situation limite où le prêtre et le lévite sont devant une alternative : observer les règles de pureté cultuelle ou bien assister un mourant. Il faut préciser toutefois que les normes cultuelles n'excusent pas le prêtre et le lévite puisque, dans des situations identiques à celle de la parabole, eux aussi sont tenus de secourir l'homme à moitié mort ; pourtant, l'un et l'autre le voient et passent leur chemin.

Pour finir, un Samaritain aperçoit l'homme à moitié mort, il est saisi de compassion et prend soin de lui. La parabole fait jaillir un contraste insoutenable : ce qu'un prêtre et un lévite n'accomplissent pas, c'est un Samaritain, un ennemi, qui l'accomplit ! Le contenu de la parabole devient provocant puisqu'elle montre que l'amour pour Dieu ne garantit pas l'amour pour le prochain ; d'autant plus que ce que l'on attend tout particulièrement d'un homme qui connaît l'amour pour Dieu (le prêtre ou le Lévite), c'est un homme défini par sa différence qui le réalise. L'homme à moitié mort reçoit le secours d'un étranger !

Le tournant de la parabole se réalise lorsque le Samaritain est « saisi de compassion » pour l'homme à moitié mort (v. 33) ; à tel point que le docteur de la Loi reconnaît que le prochain est « celui qui a fait preuve de pitié envers lui» (Lc l0, 37). Arrêtons-nous sur le verbe qui exprime la compassion du Samaritain. Le verbe « compatir» (*splanchnízomai*) vient du substantif *splánchna* qui désigne, en grec, les entrailles de l'homme, y compris le cœur. Au temps de Jésus, on voyait dans les entrailles le lieu de l'expression des sentiments : l'amour, la compassion et la miséricorde. Le Samaritain ne se contente pas de regarder le mourant, il se sent impliqué au plus intime de lui-même ; c'est la compassion viscérale qui poussa à mettre en œuvre tout ce qui est possible pour sauver l'homme.

La véritable compassion n'est pas un sentiment mais plutôt une action qui conduit à prendre soin de l'autre. Veillant aux détails, Jésus raconte comment le Samaritain soigne l'homme à moitié mort : il s'approche de lui, désinfecte et panse ses blessures, le charge sur sa monture, le conduit à l'auberge et prend soin de lui. Une fois la première nuit passée, la plus délicate, le Samaritain estime que l'homme est vivant et donne deux pièces d'argent à l'aubergiste, ce qui correspond à deux journées de travail. Prenant congé afin de reprendre le cours de son voyage, il garantit à l'aubergiste qu'il paiera à son retour les autres dépenses éventuelles.

Du début à la fin, on ne dit rien de l'homme à moitié mort : on ne parle ni de son origine ni de son statut social. Toute l'attention est portée sur celui qui prend soin de lui, jusqu'à payer de sa personne. La véritable compassion se compromet pour le bien ; celui qui la met en œuvre est toujours gagnant, malgré la perte de temps et d'argent. Saint Ambroise de Milan le commente fort bien : « Ce n'est pas la parenté qui rend proche mais la compassion » (*Traité sur l' Évangile de saint Luc 7,84*).

(Conseil Pontifical pour la Promotion de la Nouvelle Évangélisation,
Les paraboles de la Miséricorde)

La parole de Dieu est priée

Je désire me transformer toute entière en Ta miséricorde et être ainsi un vivant reflet de Toi, ô Seigneur ; que le plus grand des attributs divins, Ton insondable miséricorde, passe par mon âme et mon cœur sur le prochain.
Aide-moi, Seigneur, pour que mes yeux soient miséricordieux, pour que je ne soupçonne et ne juge jamais d'après les apparences extérieures, mais que je discerne la beauté dans l'âme de mon prochain et lui vienne en aide.
Aide-moi, Seigneur, pour que mon oreille soit miséricordieuse, afin que je me penche sur les besoins de mon prochain et ne reste pas indifférente à ses douleurs ni à ses plaintes.

Aide-moi, Seigneur, pour que ma langue soit miséricordieuse, afin que je ne dise jamais de mal de mon prochain, mais que j'aie pour chacun une parole de consolation et de pardon.

Aide-moi, Seigneur, pour que mes mains soient miséricordieuses et remplies de bonnes actions, afin que je sache faire du bien à mon prochain et prendre sur moi les tâches les plus lourdes et les plus déplaisantes.

Aide-moi, Seigneur, pour que mes pieds soient miséricordieux, pour me hâter au secours de mon prochain, en dominant ma propre fatigue et ma lassitude.

Aide-moi, Seigneur, pour que mon cœur soit miséricordieux, afin que ressente moi-même les souffrances de mon prochain. Que Ta miséricorde repose en moi, ô mon Seigneur (...).

(cf. Petit Journal de sœur Faustine).

Psaume 41,2-4

Heureux qui pense au pauvre et au faible :
le Seigneur le sauve au jour du malheur !
Il le protège et le garde en vie, heureux sur la terre.
Seigneur, ne le livre pas à la merci de l'ennemi !
Le Seigneur le soutient sur son lit de souffrance :
si malade qu'il soit, tu le relèves.

Lectio Divina – Schéma C

Qui est justifié devant Dieu ?

Le pharisien et le publicain au temple (Lc 18,9-14)

La parole de Dieu est écoutée

À l'adresse de certains qui étaient convaincus d'être justes et qui méprisaient les autres, Jésus dit la parabole que voici : « Deux hommes montèrent au Temple pour prier. L'un était pharisien, et l'autre, publicain. Le pharisien se tenait debout et priait en lui-même : "Mon Dieu, je te rends grâce parce que je ne suis pas comme les autres hommes – ils sont voleurs, injustes, adultères –, ou encore comme ce publicain. Je jeûne deux fois par semaine et je verse le dixième de tout ce que je gagne." Le publicain, lui, se tenait à distance et n'osait même pas lever les yeux vers le ciel ; mais il se frappait la poitrine, en disant : "Mon Dieu, montre-toi favorable au pécheur que je suis !" Je vous le déclare : quand ce dernier redescendit dans sa maison, c'est lui qui était devenu un homme juste, plutôt que l'autre. Qui s'élève sera abaissé ; qui s'abaisse sera élevé ».

La parole de Dieu est méditée

La scène se déroule dans le Temple où montent deux protagonistes qui restent anonymes. Les deux hommes ne sont pas choisis pour condamner ou mettre en valeur les catégories auxquelles ils appartiennent, mais bien pour faire apparaître les caractères représentés dans la parabole : il ne faut pas considérer qu'une personne est orgueilleuse uniquement parce qu'elle appartiendrait au mouvement des pharisiens, ni l'autre humble parce qu'il s'agirait d'un collecteur d'impôts. Ce ne sont pas leurs origines qui les rendent justes et pécheurs, mais bien leur manière de se comporter avec Dieu et avec le prochain.

Le temple de Jérusalem est le lieu de la rencontre : jusqu'à sa destruction par les Romains en 70 apr. J.-C., il est l'un des piliers de la piété juive, consacré notamment à l'expiation et à la rémission des péchés. Comme d'habitude, la parabole présente une relation triangulaire : un pharisien, un

collecteur d'impôts et Dieu, à qui ils s'adressent. Les attitudes et les prières des protagonistes sont toutefois résolument différentes. Ils s'adressent au même Dieu mais ont une pensée et une attitude opposées. Le pharisien prie en se tenant debout, alors que le publicain n'a pas le courage de lever les yeux vers le ciel et se frappe la poitrine. Le contenu de leur prière est encore plus différent : dans le grec de l'Évangile, le pharisien utilise vingt-neuf mots alors que le publicain n'en prononce que six.

Malgré sa longue prière, le pharisien n'est pas justifié alors que la courte prière du collecteur d'impôts a suffi pour qu'il rentre chez lui justifié.

Qu'est-ce qui a provoqué ce retournement de situation ? La parabole se focalise à deux reprises sur les deux types de caractère choisis. Dans la première partie, le tournant se trouve dans la prière du pharisien : il ne lui suffit pas de s'élever aux yeux de Dieu, il a besoin de se comparer aux autres pour les rabaisser. Avec un point central dans l'expression « ou encore comme ce publicain » (18, 11). Le reste de sa prière n'est pas méprisable ; il s'agit même d'un homme zélé pour la Loi et pour les traditions juives. Mais ce qui le renvoie chez lui non justifié, c'est son mépris pour le publicain : il le juge en ignorant son repentir et sa prière, étant donné la distance qui le sépare de lui.

Il y a également un tournant dans la deuxième partie avec la prière du collecteur d'impôts : « Mon Dieu, montre-toi favorable au pécheur que je suis » (v. 13).
Le publicain ne cherche pas une circonstance atténuante du genre : « Mon métier étant considéré comme impur, je cherche quand même à faire le moins de profit possible » ; ou encore : « J'ai une famille à nourrir et je ne peux pas changer de travail ». Au contraire, il se présente devant Dieu avec un cœur mis à nu. À travers une très courte prière, il exprime ce qui plaît à Dieu : la reconnaissance de la faute, l'expiation et la confiance dans le pardon. Se reconnaître pécheur devant Dieu est la condition nécessaire pour être justifié, autrement prévaut l'arrogance de celui qui s'estime parfait.

(Conseil Pontifical pour la Promotion de la Nouvelle Évangélisation,
Les paraboles de la Miséricorde)

La parole de Dieu est priée

Psaume 103

Bénis le Seigneur, ô mon âme,
bénis son nom très saint, tout mon être.
Bénis le Seigneur, ô mon âme,
n'oublie aucun de ses bienfaits.
Car il pardonne toutes tes offenses
et te guérit de toute maladie ;
il réclame ta vie à la tombe
et te couronne d'amour et de tendresse ;
il comble de biens tes vieux jours :
tu renouvelles, comme l'aigle, ta jeunesse.
Le Seigneur fait œuvre de justice,
il défend le droit des opprimés.
Il révèle ses desseins à Moïse,
aux enfants d'Israël ses hauts faits.
Le Seigneur est tendresse et pitié,
lent à la colère et plein d'amour ;
il n'est pas pour toujours en procès,
ne maintient pas sans fin ses reproches ;
il n'agit pas envers nous selon nos fautes,
ne nous rend pas selon nos offenses.
Comme le ciel domine la terre,
fort est son amour pour qui le craint ;
aussi loin qu'est l'orient de l'occident,
il met loin de nous nos péchés ;
comme la tendresse du père pour ses fils,
la tendresse du Seigneur pour qui le craint.
Il sait de quoi nous sommes pétris,
il se souvient que nous sommes poussière.
L'homme ! ses jours sont comme l'herbe ;
comme la fleur des champs, il fleurit :
dès que souffle le vent, il n'est plus,

même la place où il était l'ignore.
Mais l'amour du Seigneur, sur ceux qui le craignent,
est de toujours à toujours,
et sa justice pour les enfants de leurs enfants,
pour ceux qui gardent son alliance
et se souviennent d'accomplir ses volontés.
Le Seigneur a son trône dans les cieux :
sa royauté s'étend sur l'univers.
Messagers du Seigneur, bénissez-le,
invincibles porteurs de ses ordres,
attentifs au son de sa parole.
Bénissez-le, armées du Seigneur,
serviteurs qui exécutez ses désirs.
Toutes les œuvres du Seigneur, bénissez-le,
sur toute l'étendue de son empire
Bénis le Seigneur, ô mon âme.

Prière du Pape François pour le Jubilé de la Miséricorde

Seigneur Jésus-Christ,
toi qui nous a appris à être miséricordieux comme le Père céleste,
et nous a dit que te voir, c'est Le voir.
Montre-nous ton visage, et nous serons sauvés.
Ton regard rempli d'amour a libéré Zachée et Matthieu
de l'esclavage de l'argent,
la femme adultère et Madeleine de la quête du bonheur
à travers les seules créatures ;
tu as fais pleurer Pierre après son reniement,
et promis le paradis au larron repenti.
Fais que chacun de nous écoute cette parole dite à la Samaritaine
comme s'adressant à nous :
Si tu savais le don de Dieu !

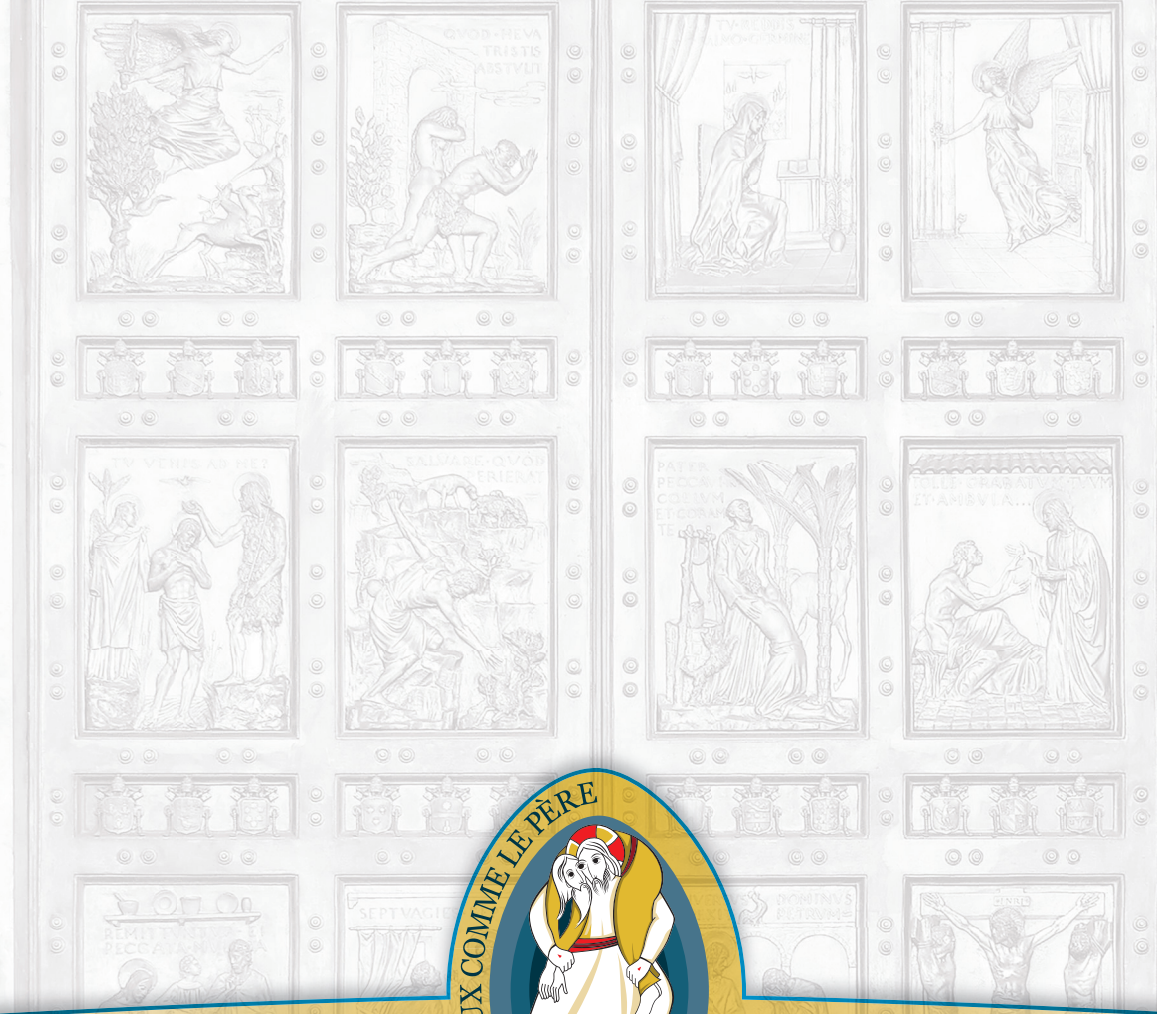
Tu es le visage visible du Père invisible,
du Dieu qui manifesta sa toute-puissance par le pardon et la miséricorde :
fais que l'Eglise soit, dans le monde, ton visage visible,
toi son Seigneur ressuscité dans la gloire.
Tu as voulu que tes serviteurs soient eux aussi habillés de faiblesse
pour ressentir une vraie compassion à l'égard de ceux
qui sont dans l'ignorance et l'erreur :
fais que quiconque s'adresse à l'un d'eux se sente attendu,
aimé, et pardonné par Dieu.

Envoie ton Esprit et consacre-nous tous de son onction
pour que le Jubilé de la Miséricorde soit une année de grâce du Seigneur,
et qu'avec un enthousiasme renouvelé,
ton Eglise annonce aux pauvres la bonne nouvelle
aux prisonniers et aux opprimés la liberté,
et aux aveugles qu'ils retrouveront la vue.

Nous te le demandons par Marie, Mère de la Miséricorde,
à toi qui vis et règnes avec le Père et le Saint Esprit,
pour les siècles des siècles.
Amen.

Franciscus

QVOD·HEVA
TRISTIS
ABSTVLIT
ACCIPE
SPIRITVM SANCTVM



Jubilé de la Miséricorde

CONSEIL PONTIFICAL POUR LA PROMOTION DE LA NOUVELLE ÉVANGÉLISATION

www.im.va